

JEANNE Z. STÉPHANOPOLI

GRECS ET BULGARES EN MACÉDOINE

(Dédié à M. Balfour)

MACÉDOINE ET MACÉDONIENS

LA MACÉDOINE INCONNUE

LA NATIONALITÉ HELLÉNIQUE DE LA MACÉDOINE

D'APRÈS LE FOLKLORE MACÉDONIEN



ATHÈNES
IMPRIMERIE ANESTIS CONSTANTINIDIS
1903

Bibliothèque Maison de l'Orient



151461

GRECS ET BULGARES EN MACÉDOINE

(Dédié à M. Balfour)

Le premier ministre de S.M. Britannique aurait qualifié, en plein Parlement, les Grecs de Macédoine de quantité négligeable. Tenu par un si haut personnage et dans un pareil moment, ces propos pourraient avoir des conséquences désastreuses pour l'avenir même de notre race. Nous devons donc nous hâter, qu'ils aient été tenus ou non, car on n'est pas encore fixé sur le sens des paroles de M. Balfour, de leur opposer des chiffres sur l'authenticité desquels il n'est permis d'avoir le moindre doute.

On a toujours eu de la peine à se faire une idée exacte de l'importance numérique des nationalités en pays turcs. Cela tient à l'absence de statistiques officielles. Mais on peut, dans une large mesure, suppléer à cette absence par le recensement de la population scolaire fait par les soins des communautés et, en dernier lieu, par la Porte elle-même pour le vilayet de Salonique.

Pour ce qui concerne la population scolaire grecque et bulgare de Salonique, les chiffres du gouvernement turc ne diffèrent guère de ceux qui ont été donnés par le patriarcat pour les Grecs et par l'exarchat pour les Bulgares. Ils méritent donc toute créance.

Mais si les recensements contradictoires en quelque sorte du vilayet de Salonique concordent, à des quantités négligeables près, pourquoi n'en serait-il pas de même de ceux de Monastir ? D'après les derniers relevés de l'exarchat, qui ne

sauraient être suspects, il y a, dans ce vilayet, 273 écoles bulgares fréquentées par 15,161 élèves, dont 9,804 seulement étaient présents aux examens. D'après les derniers relevés du patriarcat, contrôlés par les autorités turques, le vilayet de Monastir compte 447 écoles grecques fréquentées par 25,157 élèves. Nous ne parlons pas du vilayet de Scopia, dont les barbares ont fait Uskub, les renseignements sur cette région faisant complètement défaut.

En publiant la statistique du mouvement scolaire du vilayet de Salonique, le plus important des trois vilayets de la Macédoine, la Porte ne se doutait pas qu'elle faisait une réponse anticipée à M. Balfour. Ce tableau suffit à faire connaître les conditions ethnologiques d'un pays que convoite une infime minorité aux instincts grossiers et sanguinaires.

	<i>Ecoles</i>	<i>Maîtres</i>	<i>Elèves</i>
Turques	917	1305	36.843
Grecques	442	756	34.044
Bulgares	394	452	16.647
Israélites	67	297	7.584
Catholiques	12	30	693
Roumaines	13	22	606
Serbes	17	60	798
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	1.792	2.922	95.215

Les chiffres du gouvernement turc, qui ne doivent pas s'écarter beaucoup de la réalité, sont fort instructifs. Ils montrent ce qu'il a fallu de mensonges aux Bulgares, conseillés et aidés par les slavistes, pour donner à une partie de l'opinion publique européenne le change sur les conditions ethnologiques de la Macédoine.

Mais la vérité se fait jour de tout côté.

Les renseignements, les premiers en date, publiés à diverses reprises sur la populations scolaire de la Macédoine qui, en l'absence de toute statistique, donnaient une idée assez nette de la proportionnalité des races, ont été confirmés par les statistiques faites depuis par le gouvernement hellénique.

par le patriarcat oecuménique, par l'exarchat bulgare et par le Civan. Le *Messenger d'Athènes* a devancé tout le monde dans ce travail, car ses premiers tableaux ont été publiés il y a plus de vingt cinq ans et tenus, depuis, au complet par les renseignements supplémentaires de ses correspondants.

Pour en revenir à la population scolaire du vilayet de Salonique, elle ne compte que 14,647 Bulgares sur un ensemble de 95,215 élèves. Un peu plus du septième de la population totale scolaire du vilayet ou département. Et pourtant les Bulgares y ont multiplié les « agents recruteurs », que secondent les agents consulaires de la Russie professant ouvertement la haine de l'hellénisme et leurs sympathies pour les Bulgares.

Par contre, la population scolaire grecque est une fois et demie plus nombreuse à elle seule que celle de toutes les autres nationalités réunies, les musulmans excepté. Bulgares, serbes, roumains, israélites (qui ne sont pas — à Salonique surtout — une quantité négligeable), catholiques (de nationalité douteuse) ont, ensemble, une population scolaire de 24,248 élèves. Celle des Grecs est, d'après les relevés statistiques de la Porte, de 34,044 élèves.

Ces chiffres ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui ont été donnés par le *Messenger d'Athènes*. Ils aident à détruire la légende que les Grecs de la Macédoine atteignaient à peine le nombre de 50 à 60 mille. Les premières publications slavistes les avaient réduits à 48.000 ! L'*Encyclopédie Britannique*, servilement et sans esprit critique, copiée par plusieurs journaux et revues, les réduit à 25,000. Encore un léger effort et l'on ne verra plus un seul hellène dans un pays où ils sont en majorité !

On voit, maintenant, le degré de foi qu'il faut ajouter aux publications des slavistes, qu'elles viennent de Moscou ou de Sophia, sur la Macédoine. Elles n'ont été, elles ne sont qu'un tissu de mensonges, de faussetés et d'erreurs voulues pour égarer l'opinion publique européenne. L'inertie du gouvernement grec, qui n'avait pas eu l'idée de les réfuter, avec

documents à l'appui, entretenaient l'Europe dans une erreur qui aurait pu nous être funeste.

N'est-ce pas dans ces publications, faites en plusieurs langues, que M. Balfour et autres personnages puisent leurs renseignements sur la Macédoine ? Aussi sont ils bien renseignés !

Une population scolaire de près de 60.000 élèves dans les deux vilayets prouverait, d'après M. Balfour — s'il a réellement tenu les propos qu'on lui attribue — que la population qu'elle représente est une quantité négligeable. Par contre, une population scolaire de 30.000 élèves représentant la population bulgare, montrerait que celle-ci est l'élément prépondérant en Macédoine. Depuis quand la moitié est-elle plus grande que l'unité ? Pareil axiome n'a pas encore été, que nous sachions, formulé par les Euclides de la diplomatie.

Si, réellement, M. Balfour a tenu les propos qui ont causé une si vive émotion en pays grecs, nous croyons qu'il suffira de faire passer sous ses yeux les chiffres que l'on vient d'indiquer pour le faire revenir de l'erreur où il est tombé, avec beaucoup d'autres, à la lecture des publications slavistes.



MACÉDOINE ET MACÉDONIENS

Est ce Voltaire ou un autre penseur qui a dit qu'en toute controverse, il faut commencer par définir les termes sous peine de ne pouvoir s'entendre et éterniser la discussion ? N'en serait-il pas ainsi lorsqu'on parle de la Macédoine et des Macédoniens ?

D'abord, on l'a dit souvent et il faudra le répéter sans cesse, les pêcheurs en eau trouble, Bulgares, slavistes et autres voleurs de peuples, confondent à dessein les Bulgares et les Macédoniens. Or, les Bulgares ne sont pas des Macédoniens, pas plus que les Macédoniens ne sont des Bulgares. Il y a, c'est incontestable, des Bulgares en Macédoine, comme il y a, et au même titre, des Anglais en Irlande, des Russes en Pologne, des Allemands en Lorraine, des Autrichiens à Trieste et en Dalmatie.

Mais cela ne change pas la race, dont le fond reste le même. On est français en Lorraine, irlandais en Irlande, polonais en Pologne, italien à Trieste et en Dalmatie. Il en est de même des habitants de la Macédoine. Ils restent hellènes en dépit de tout, par le seul ascendant de l'Hellénisme. S'ils sont fiers d'appartenir à la famille d'Aristote, d'Alexandre et des Diadoques, ils croiraient déchoir à leurs propres yeux si on les confondait avec des «peuplades sans gloire», qui n'ont ajouté la moindre petite pierre à l'édifice de civilisation que l'humanité élève depuis des siècles.

L'incursion des bandes bulgares en Macédoine et l'œuvre de haine qu'elles accomplissent montrent suffisamment cette

vérité. On ne massacre pas des frères que l'on va délivrer ; on ne ravage pas leurs champs ; on ne détruit pas leurs habitations. On ne se livre à de semblables forfaits que contre d'irréductibles ennemis. C'est ce que les Bulgares font en Macédoine. Faire le désert pour s'y établir semble être leur mot d'ordre. C'est d'ailleurs dans les traditions de la race.

Cette distinction faite, et les termes qui viennent depuis quelque temps si souvent sous la plume des écrivains politiques et des diplomates bien définis, il nous reste encore à établir de façon approximative les frontières de la Macédoine. Ces frontières n'ont jamais été nettement délimitées ni sous Philippe, ni sous Alexandre, ni sous les Diadoques, ni sous les Romains, ni sous les Byzantins, ni sous les Turcs. Elles ont été toujours ondoyantes par suite de l'afflux de races adverses ou ennemies dans un pays qui a été, dans sa partie septentrionale du moins, une espèce de déversoir des peuples de l'ancien monde.

Pour ce qui est de la Macédoine centrale et méridionale les races étrangères n'ont pu s'y implanter jamais. Elle a donc toujours conservé son caractère hellénique ; ses habitants n'ont jamais eu d'autre langue que le grec, d'autre religion que la religion grecque. Et, comme on le montrera plus loin, leurs traditions, leurs mœurs et leurs coutumes sont restées en tout semblables à celles des autres populations helléniques.

Et c'est justement cette région mal délimitée qui a été le berceau de la race macédonienne. Elle a conservé à travers les siècles son indélébile caractère hellénique. Elle était, au temps jadis, avec des tribus plus ou moins bien hellénisées à ses extrêmes frontières, ce qu'elle est encore aujourd'hui. La Macédoine ancienne, la Macédoine de nos jours, la vraie, ne s'étend pas beaucoup plus loin que les vilayets de Salonique et de Monastir. La Chalcidique, qui appartenait aux Athéniens, n'y a été unie que du temps de Philippe.

Le gouvernement hellénique s'est efforcé d'indiquer les véritables frontières de la Macédoine — et nous nous efforcerons de le seconder dans sa tâche — dans une note que les ministres de Grèce à l'étranger ont communiquée aux puissances auprès desquelles ils sont accrédités. Cette note, que nous avons sous les yeux, se peut résumer ainsi.

Il y a lieu de remarquer tout d'abord que le vilayet d'Uskub n'a jamais été compris dans le pays macédonien. On n'a entrepris de le comprendre dans la Macédoine que pour y donner, par des procédés factices, une place prépondérante aux Bulgares, qui sont en majorité dans ce vilayet, au préjudice des autres nationalités macédoniennes.

La Macédoine proprement dite ne s'étend donc pas au delà des vilayets de Salonique et de Monastir. Il faut encore en détacher les sandjaks de Divra et d'Elbassan, pays albanais, relevant administrativement du vilayet de Monastir. Ces deux sandjaks devraient être rattachés aux vilayets où les Albanais forment l'élément principal de la population.

Dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir, berceau des Macédoniens d'Alexandre et d'Aristote, l'élément hellène est resté prépondérant en nombre, en richesse, en civilisation. On a vu les relevés des populations scolaires qui l'établissent de la manière la moins contestable. Car la différence entre la population scolaire grecque et celle des Bulgares est toujours allée en augmentant au détriment de ces derniers.

Les renseignements statistiques, si imparfaits qu'ils soient, sur les populations des deux vilayets, viennent confirmer la proportionnalité qui a été établie d'après la population scolaire.

La population du vilayet de Salonique, qui comprend les sandjaks de Salonique, Serrès et Drama, se décompose ainsi ;

Grecs orthodoxes.....	348,050
Bulgares.....	205 886
Musulmans.....	425 514
Divers (Israélites surtout).....	60,770

La population du vilayet de Monastir, comprenant les sandjaks de Monastir, Divra, Servidjé et Elbassan, se divise de la manière suivante :

Grecs orthodoxes.....	309,782
Bulgares.....	174,011
Serbes.....	13 600
Roumains.....	12 080
Musulmans.....	344,766
Israélites.....	4,950

Ainsi dans la Macédoine proprement dite, que l'on veut faire passer pour pays bulgare, il y a un peu moins de 380.000 Bulgares sur une population totale de 1,989,329 habitants. Ils ne sont, tout juste, qu'un peu plus du sixième de la population de la province. Et c'est à cette minorité turbulente, factieuse, barbare, que l'on veut sacrifier une race qui compte parmi les grands facteurs de la civilisation européenne ?

Fai-sons remarquer qu'en détachant de la Macédoine proprement dite les sandjaks de Divra et d'Elbassan où les musulmans ont la prépondérance numérique et qui, géographiquement, relèvent de l'Albanie, les hellènes restent l'élément le plus considérable de la Macédoine, même au point de vue numérique. Ils sont, dans tous les cas, deux fois plus nombreux que les Bulgares et ils constituent, il faudrait être bien entêté ou bien ignorant, ce qui revient parfois au même, pour le contester, le véritable élément indigène du pays.

LA MACÉDOINE INCONNUE

(Extrait du «*MESSAGER D'ATHÈNES*»).

La tuerie de Belgrade est venue fort à propos tirer d'embarras la sensibilité du «monde civilisé». Elle sortait toute meurtrie et penaude d'une mauvaise aventure où elle s'était fourvoyée à la légère, toute endolorie par les éclats de bombe de ses protégés les Bulgares. Ces petits malheurs ne lui sont pas inconnus. Car elle possède, la sensibilité occidentale, la manie des femmes inquiètes sur leur réputation. Ayant d'excellentes raisons pour douter d'elle-même, elle cherche à tout instant une occasion de crier sa vertu. Chaque faute des autres lui est un piédestal pour s'exhiber à l'univers; et sur les maux que font les autres elle a toujours des larmes prêtes. Si bien que parfois dans son empressement à s'attendrir, il lui arrive de ne plus savoir ni pourquoi elle pleure ni sur quoi.

Au plus fort de sa passion pour la Macédoine, on l'eût cruellement embarrassée, si on lui demandait, au juste, ce que c'est que les Macédoniens. Était-elle même au fond convaincue de leur existence? N'importe, elles les eût inventés. Quand, chez elle, au Transvaal ou en Pologne, elle doit se taire devant l'intérêt bien entendu, c'est pour le moins qu'elle ait le droit de prendre sa revanche sur les actes du voisin.

Aussi bien, pour son excuse, la Macédoine est un pays très mal connu. Les explorateurs de l'Europe n'aiment pas beaucoup les peuples arriérés dans leur originalité primitive et les habitants de la Macédoine sont peu accessibles au progrès.

L'Occident qui passe en chemin de fer ne laisse sur le territoire macédonien de trace plus large que son sillage de rails. Il lui arrive souvent de couper la route à une couple de bœufs trainant un charriot de bois, à une théorie de mulets ou de petits ânes que défend du mauvais œil un collier de pierres bleues. Les bêtes s'arrêtent un instant ; l'agoghiate qui sommeillait à son ordinaire entr'ouvre un œil. Mais le train n'a pas encore disparu que les bêtes ont repris leur marche et l'agoghiate son somme.

Le paysan macédonien se méfie de l'étranger, il le craint. La police turque renchérit sur lui. Pour elle, l'étranger est un agent secret, le voyageur qui cherche à s'instruire un espion, le kodak une machine infernale. Heureux encore, s'il ne se butte qu'à des soupçons, si quelque « bande » ne vient varier les agréments de son séjour en Macédoine !

Il y a quelques années les « bandes » désignaient tout simplement les brigands ; l'Occident s'amusait parfois des exploits d'un capitain Thanassi, mais ne trouvait pas illégitime que la gendarmerie turque lui manquât de politesse. Depuis, le souffle des Comités a passé sur elles. Les brigands se sont transformés en apôtres du droit et l'Europe n'a pas eu assez de pitié pour ces martyrs méchamment mis à mort par les Turcs. Au fond, peu de gens aimeraient à risquer un contact avec ces apôtres.

C'est que tout le monde ne possède pas l'heureux caractère de M. Abbott, *bachelor of arts*. Tout le monde n'a pas pu s'imprégner, comme lui à Cambridge de sagesse antique pour dédaigner, les incommodités matérielles, pour ne voir dans les bandes qu'un « condiment », dans les autorités turques qu'un « curieux, phénomène de psychologie ». Sa philosophie fut, certainement la partie la plus utile de son bagage pendant l'exploration qu'il vient d'achever à travers les campagnes macédoniennes (1),

(1) *Macédonian Folklore* by G. F. Abbott B. A. Emmanuel College, Cambridge.

Cambridge : At the University press.

moins utile toutefois qu'une bonne connaissance du grec moderne reçue d'une mère hellène. L'une lui allégeait les ennuis de la route, lorsqu'ils venaient le surprendre. Mais l'autre lui dévoila la façon de les prévenir. Si le grec ne lui avait ouvert les arcanes de la science champêtre, il n'aurait jamais pu savoir, en regardant le ciel aux premiers jours d'août, le temps qu'il allait faire le reste de l'année; les épaules de mouton n'auraient pas su l'avertir d'une proche rencontre de brigands: et, à coup sûr, il n'aurait jamais pu échapper vivant aux *Ayérika*, aux *Néraïdes*, à tous les esprits malins qui ont plaisir à tourmenter les hommes. C'est encore au grec qu'il est redevable d'être parvenu à suivre, sans s'ennuyer, les interminables réjouissances d'une noce villageoise, à écouter les pleureuses alignées autour d'un mort dans les attitudes des vases antiques. chanter le désespoir des vivants; d'avoir pu rire avec l'officiant, qui invoquait sur la *Blonde*, la *Noire* ou le *Roux*, sur tous les bœufs et les vaches du village appelés chacun par son nom, l'assistance du Très-Haut contre une épidémie commençante. Bref, sans le grec, il n'aurait jamais pu faire un pas dans les broussailles inexplorées du folklore macédonien.

Macédonien n'est pas peut-être le mot. Variété macédonienne serait plus juste, car le gibier que M. Abbott rapporte en masse n'appartient pas à des espèces inconnues. Il est un peu plus gros ou plus petit, à poil plus dru ou plus rare, plus clair ou plus foncé—question d'altitude et de régime—mais pour l'essentiel il ne diffère en rien de celui que d'autres chasseurs ont levé avant lui, en Grèce, en Thrace, dans les îles, sur les côtes de l'Asie-Mineure, dans tous les pays hellènes.

Et ceci équivaut tout bonnement à dire que l'ouvrage de M. Abbott est un argument de plus en faveur du caractère hellénique des Macédoniens. Les folkloristes, en effet, déclarent que le véritable caractère d'un peuple se reconnaît dans sa poésie particulière, dans son fonds spécial de croyances et de

superstitions. Il n'a fallu pas d'autre source que les chansons populaires pour inspirer à Dora d'Istria des considérations, qui tirent quelque bruit dans le temps, sur la nationalité serbe et sur la nationalité hellénique.

Ce n'est pas seulement en Macédoine que les Néraïdes s'éprennent des mortels; telle illustre famille du Magne a pour aïeule une nymphe des eaux. La bonne d'Andros lorsqu'elle dit au petit athénien un conte pour qu'il se tienne bien sage, commence par la formule du narrateur de Vassiliko: « Ici commence le conte, bonsoir », la même histoire du prince tombé dans le Monde Inférieur. Et le Cérigote à qui vous demanderez: Qu'est ce que le petit tonneau qui contient deux sortes de vin, vous répondra aussi vite qu'un Macédonien: c'est un œuf.

Mais, dans Athènes même, dans la ville qui se croit un peu sceptique, qui affecte d'avoir acquis l'esprit de l'Occident avec ses modes, si un étranger s'étonne de quelque pratique à lui inconnue, de quelque parole lui semblant obscure il n'a qu'à interroger le livre de M. Abbott.

Pendant tout l'été l'étranger se sera amusé au spectacle de la baignade. Il aura vu sur la grève, entre les deux Phalères, les longues charrettes de déménagement, transformées en voitures avec des planches posées sur des tonneaux, débarquer, criant et chantant, toute la population des faubourgs d'Athènes. Et, le soleil aidant et les souvenirs antiques, il n'aura pas été effarouché de voir cette foule sortir en toilette un peu sommaire des charrettes retournées en paravents et se mêler, sans plus de façon, aux chevaux qui déjà s'ébattaient dans l'eau. Puis, un jour, le premier août exactement, il verra la fête s'arrêter soudain. Plus une charette sur la route d'Athènes, plus un baigneur sur la grève. Et les petites barques à voiles rouges, qui couraient la veille à la chasse des oursins, se trouveront tout-à-coup renversées sur le sable, la

quille en l'air. Même aux établissements de bains des Phalères, le public se montrera moins empressé.

Qu'il interroge M. Abbott. Aux six premiers jours d'août «on ne doit pas se baigner parce que les corps enflent, ni laver le linge parce qu'il tombe en lambeaux». Et si l'étranger en demande la cause : Ce sont les «Drymais» répondra M. Abbott, avec le macédonien aussi naturellement qu'un Athénien. Seulement l'écolier de Cambridge, plus instruit, ajoutera que ces créatures indéfinissables, qui ont une peur atroce du fer, semblent, avec beaucoup de probabilités, des survivantes de l'âge de pierre.

Et, quand le jour de l'Épiphanie, le prêtre vient tremper une branche de romarin dans son bénitier où cliquettent les gros sous, il n'apporte pas seulement la bénédiction céleste avec son eau douteuse. Il chasse des maisons chrétiennes les «kallikantzari» comme on dit à Athènes, les «karkantzari» comme on prononce en Macédoine. Et de même qu'en Macédoine, non pas certes dans les grandes rues, mais à coup sûr dans les ruelles qui escaladent l'Acropole, il existe encore à Athènes des cheminées qui fument sans relâche de la Noël à l'Épiphanie, car la cheminée est la porte des kallikantzari.

On ne la barricadera jamais assez solidement contre cette engeance perverse. Lorsqu'ils ont eu, simples mortels, l'audace de naître à l'heure où l'on fête la venue du Seigneur, qu'ils sont condamnés en punition de leur insolence à perdre, de la Nativité aux Rois, leur forme humaine et à prendre une queue, des griffes et des cornes, on pense s'ils respectent aucune créature vivante!

Sait on pourquoi, il y a quelques années, onze élèves de l'École des sous-officiers d'Athènes se noyèrent pendant une promenade en barque ? Un Macédonien n'aura pas d'embarras pour l'expliquer : Ils ont rencontré un prêtre en route. Et un Athénien précisera les détails : Comme ils partaient de grand matin, la première personne qu'ils rencontrèrent

ce fut un prêtre venant en ville qui leur souhaita le bonjour.

Il n'est pas de page, dans le gros livre de M. Abbott, où, de très-peu loin à moins que de fort près, le natif d'Athènes ne retrouve une coutume qu'il abandonne, une superstition qu'il s'efforce de secouer, un vieux dicton si familier qu'il ne parvient pas à le chasser de sa bouche. Ou plutôt non ; il y a une page. Mais celle-là est toute à l'honneur du Macédonien, Grec quoi qu'on veuille dire, et de langage et de pensée et d'âme. La voici sans autre réflexion désobligeante pour les chanteurs des rues athéniennes. «A Cavalla, je fis un soir la rencontre d'un montagnard qui m'invita dans une taverne me promettant le régal de chansons «telles qu'on n'en avait jamais entendues». Il tint sa promesse à la lettre. Quand tous les habitués furent partis, on ferma les volets et on baissa les lumières par crainte des Turcs. Mon ami s'éclaircit le gosier et entonna la plus perçante et la plus sauvage des mélodies qui assaillirent jamais mes oreilles. Peu à peu son enthousiasme l'emporta sur sa discrétion. Sa voix s'enfla et grossit jusqu'à ce que la sombre pièce se peuplât d'ombres de héros. Les coins obscurs s'illuminèrent d'actions héroïques et la taverne sale se transforma en un champ de bataille romantique où la Liberté battait la Tyrannie. Ce fut une scène pathétique, malgré son côté grotesque. Le tavernier et son garçon étaient avec moi les seuls auditeurs. Je pouvais voir dans la pénombre leurs yeux briller de la même lueur qui alluma des révolutions et transforma la carte de l'Orient. Un profond soupir fut le seul applaudissement qu'il recueillit. Mais l'aède se sentit richement récompensé. Il avait soulagé son propre cœur trop chargé et il avait remué celui de son auditoire ».

